

transcodage et de prendre conscience — c'est la transition avec la seconde partie de l'ouvrage — de l'existence majoritaire de discours "pluricodes" (p. 176), qui comme le cinéma, le théâtre, la publicité... mobilisent simultanément plusieurs types de signes.

Le chapitre VII, consacré à "la variation sémiotique" dans l'espace, le temps et la société, présente l'originalité d'étendre à d'autres objets des concepts qu'on a habituellement tendance à cantonner dans leur point de départ linguistique : ainsi le vêtement comme "dialecte" (p. 201), terme par lequel l'auteur désigne aussi bien les hérésies et schismes du christianisme (ce qui, à vrai dire, me semble plus discutable, l'arianisme, le pélagianisme, etc. présentant, par rapport à la doctrine standard, des traits de conscience et d'intentionnalité polémique que n'ont pas intrinsèquement les dialectes linguistiques).

Au chapitre VIII ("Pragmatique, Rhétorique et Connaissance"), l'auteur montre combien les notions d'illocutoire, présupposé/sous-entendu peuvent aussi déborder le domaine linguistique. Certains linguistes le regretteront sans doute, mais c'est là une conviction fortement affirmée. Une section développée est consacrée à la rhétorique linguistique, reprenant les distinctions devenues classiques depuis les travaux du Groupe μ entre la rhétorique "classique" et les deux "néo-rhétoriques" que sont la pragmatique et la poétique considérée comme rhétorique "restreinte", avec son dispositif de production de figures.

Puisqu'il s'agit de sémiotique "générale", il est parfaitement légitime que le chapitre IX, qui est aussi le dernier, concerne la sémiotique des icônes visuelles (par oppositions aux icônes tactiles, auditives, olfactives, et par ailleurs aux signes visuels non iconiques, comme les indices). À noter ici plusieurs discussions théoriques intéressantes sur la spécificité de l'icône, ainsi la distinction entre signifié linguistique et "signifié iconique", terme auquel est préféré celui de "type", et de même sur le concept de motivation, qu'il faut, en ce qui concerne l'icône, reformuler par rapport à la fois au signifiant et au référent. La rhétorique du signifiant iconique est opportunément illustrée (p. 323) par une reproduction du collage de Max Ernst "Rencontre de deux sourires", dont le commentaire permet de bien distinguer rhétorique linguistique et rhétorique iconique.

On notera pour conclure que ce précis "pour débutants" n'est pas seulement "à consulter" mais se lit très agréablement, grâce à un fréquent et heureux usage des exemples ainsi qu'à un style personnel plein d'humour ("j'en connais un bout sur les chats et ce bout fait partie du type"... p. 293). La clé en est peut-être donnée en introduction : l'expérience sémiotique de l'auteur est par lui considérée comme un "cadeau", d'où il résulte que la somme de savoir exposée, qui pourrait être pesante, devient "libératrice".

La bibliographie classe ainsi les sémiotiques "particulières" : zoosémiotique, anthropologie, folklore, récit, texte et discours, littérature, sémiotique visuelle, cinéma, théâtre, opéra, musique, médias, droit, architecture, proxémique, sémiotique du geste, psychanalyse, et l'on remarquera que ce sont ici surtout les aspects linguistique, anthropologique (notamment le vêtement) et visuel qui sont développés : il s'agit d'un précis, non d'une encyclopédie.

Nicole GUEUNIER

Colloque *Linguistique et psychanalyse*, Cerisy-la-Salle (France), du 1 au 8 septembre 1998 (Directeurs : Michel Arrivé & Claudine Normand).

Le colloque était organisé dans le cadre de la saison 98 du Centre Culturel International de Cerisy-La-Salle. Il a réuni plus de 70 participants, linguistes et psychanalystes, mais aussi philosophes du langage et psychiatres, de toutes nationalités (française, belge, suisse, brésilienne, coréenne, japonaise...). L'organisation du colloque a été assurée par Michel Arrivé, professeur de linguistique à l'Université de Paris X-Nanterre, auteur de deux ouvrages (*Linguistique et psychanalyse*, Klincksieck, 1986; *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*, P.U.F., 1994) se rapportant à la question ouverte par le colloque, et par Claudine Normand, professeur émérite de l'Université de Paris X-Nanterre, qui a introduit le thème du colloque par une communication intitulée « Linguistique et/ou psychanalyse ? De cette relation si elle existe ». Il importait en effet d'aviser d'emblée les divers rapports susceptibles d'être instaurés entre les deux disciplines. Conjonction à l'horizon d'une science unifiée ? ou disjonction de savoirs résolument autonomes, mais portant sur des objets partiellement communs ? ou bien encore, comme le propose Cl. Normand, recherche d'une complémentarité non homogénéisante ?

En réponse à ce choix multiple, les communications ont offert des développements dans les quatre directions principales suivantes.

1) Le problème de l'énonciation fut le premier à se rencontrer à la croisée des deux disciplines. Dans la cure en effet, l'analyste fait face à une "énonciation". La question théorique qui se pose à lui est de savoir s'il convient de considérer cette énonciation comme un "objet" (instance non intentionnelle) ou s'il faut la référer nécessairement à un "sujet" (instance intentionnelle). De la même manière, le linguiste a la possibilité soit de repérer des indices et marqueurs d'énonciation dans l'énoncé, soit de dissocier radicalement énoncé et énonciation, quitte à abandonner à d'autres (pragmaticiens, anthropologues de la communication, critiques littéraires) le soin de décrire cette dernière. Prenant appui sur la lecture des écrits de Benveniste et de Lacan, et moyennant des éclaircissements terminologiques non négligeables, la réflexion sur le problème de l'énonciation s'est étendue à la question du sujet. Qu'est-ce que le sujet de l'énonciation ? En quoi diffère-t-il du sujet de l'énoncé ? Sous quelle "identité" et selon quelle opposition ces sujets sont-ils connus (cf. le sujet "clivé" selon Lacan, les oppositions sujet/objet et personne/non-personne chez Benveniste) ? Etc. Les communications de Jacqueline Authier (« Psychanalyse et champ linguistique de l'énonciation ») et de Jean-Claude Coquet (« Le jeu des instances et des pronoms personnels dans l'analyse du discours ») ont directement innervé le débat collectif.

2) La psychanalyse au service de l'analyse du discours. Des éléments de discours, dont l'explication linguistique n'apparaissait pas comme entièrement satisfaisants, ont été examinés à l'aune de l'interprétation psychanalytique. Ces éléments discursifs sont par exemple les ratures, lapsus, auto-corrrections verbales (communications de Marie-France Bonnet et Berthille Pallaud); le « malparler » (communication de Anne Mathieu); les acceptions familières (communication de Jackie Schön).

3) L'analyse du discours au service de la psychanalyse. Ici, au contraire, il s'agissait de faire jouer toutes les procédures d'analyse linguistique pour éclaircir un texte ou une proposition de tel ou tel psychanalyste de renom. Avec, parmi d'autres, les interventions de Marjolaine Hatzfeld (à propos de la phrase de Lacan « Le signifiant, c'est ce qui représente un signifiant pour un autre signifiant ») et de Michel Arrivé (« Lacan grammairien »), ont été éclaircis des emprunts terminologiques et conceptuels — concernant *la langue, le langage et le signifiant* — commis par Lacan à partir du *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure. Anne Hénault a quant à elle produit une analyse sémiotique (*i.e.* relative à la structure narrative) d'un des premiers textes de Freud, « Le cas de Miss Lucy ».

4) L'investigation théorique, enfin, fut à la fois la plus constante et la plus éparsée. Deux sous-tendances se sont néanmoins dessinées :

— En extension du point précédent, des commentaires historiques et critiques ont cherché à établir des passerelles entre réflexions linguistique et réflexions psychanalytiques sur des thèmes choisis. À la faveur de lectures convergentes des manuscrits inédits de Saussure, il est apparu que la notion de « transmissibilité » permet une critique épistémologique commune aux deux disciplines. Se sont distinguées dans cette perspective les contributions de Yong-Ho Choi : « Lacan et Saussure : le problème du temps »; de Johannes Fehr : « La voix d'Ellen Smith : avatars d'un médium à l'âge de la télégraphie sans fil »; d'Akatané Suenaga : « L'arbitraire du signe et le réel lacanien ».

— Plus globalement, mais à partir de textes déterminés, il a également été possible de tenter la construction, dans une portée à tout le moins analogique, d'un modèle théorique commun à la linguistique et à la psychanalyse. C'est à quoi se sont essayés notamment André Dedet, en fonction de la linguistique guillaumienne (« Un modèle psychanalytique appliqué à la langue française »), Francis Gandon (« « Mot pur » et « sens littéral » : une rhétorique de l'autocontestation chez Freud et Saussure ») et l'auteur de ces lignes (« Freud et Hjelmslev : métapsychologie et métalinguistique »).

Quelles conclusions peuvent être tirées des débats tenus lors de ce colloque ?

La première était prévisible; sa confirmation s'est vue néanmoins réitérée tout au long des séances : il n'y a pas « la linguistique », comme il n'y a pas « la psychanalyse ». Sous ces étiquettes se rassemblent des méthodologies trop hétérogènes pour être regroupées en deux blocs en vue de leur confrontation. Le lieu d'où un discours peut être tenu, à propos des faits de langage, et en fonction des concepts qui les raisonnent, doit toujours être déterminé par la spécificité des textes, des auteurs, des théories.

Deuxièmement, et corrolairement, la recherche d'une interdisciplinarité n'est pas profitable à l'investigation des rapports entre linguistique et psychanalyse. Ces disciplines, telles qu'elles ont été défendues dans le contexte de ce colloque, ne se construisent pas en fonction de l'idéal d'une science unifiée. Le prétexte des réflexions susceptibles d'instruire leur rapport provient le plus souvent de stimulations étrangères à leurs objectifs, quelquefois à partir de contextes pratiques spécifiques (par exemple, la performance du discours médical lors d'échographies — recherche menée au sein du groupe *Écho*).

Et cependant, troisièmement, une certaine linguistique et une certaine psychanalyse peuvent trouver à se solidariser autour d'un objet, un « réel » à découvrir, capable de répondre du *système du sens*. Le soutien qu'elles en retireront, chacune au sein d'une configuration institutionnelle et scientifique qui lui est propre, se posera surtout *contre* d'autres disciplines, dont les positions théoriques sont telles qu'elles mettent en doute jusqu'à la praticabilité des analyses linguistiques et psychanalytiques. Sont ici visées certaines « sciences de la communication », dont le retour est signalé en force, et pour lesquelles le sens est appréhendé dans une évidence première, un « réel » directement et totalement signifiant. Linguistique comme psychanalyse affirment au contraire, et alimentent par leurs expériences dans des champs d'investigation distincts, que les faits de langage ne sont pas constructibles en objets théoriques pleinement homogènes; qu'il faut y prévoir, même si cela nécessite des modulations épistémologiques singulières encore difficiles à expliciter, des trous, clivages, césures, qui suspendent l'identité à soi du réel et la consubstantialité des sciences chargées de le décrire.

Autrement dit, ce qui s'est déclaré lors de ce colloque, c'est une exigence et un espoir : exigence d'irréductibilité des productions de sens à l'aune de l'objectivité, et tentative cependant de renforcement des procédures d'objectivation de ces productions dans leur singularité. De quoi insuffler aux disciplines concernées une énergie nouvelle et retrouvée.

Sémir BADIR